

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

AP21  
N8  
per

NOUVELLES

# SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“Hâtons-nous de raconter les délicieuses  
histoires du peuple avant qu’il les ait  
oubliées.”

CHARLES NODIER

---

**OCTOBRE**

3eme Volume, 10eme Livraison

---

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA

TYPOGRAPHIE DE LA “GAZETTE,” MONTREAL.

1884



## UN AMOUR FATAL

Un soir d'été, sur la grève du Saint-Laurent, à un demi-mille en amont de l'endroit où l'église de Caughnawaga s'élève aujourd'hui, un jeune homme cheminait au pas de son cheval.

C'était à l'heure du crépuscule, et déjà le fleuve et la côte se confondaient dans la vague obscurité de la nuit. Le cavalier avait abandonné la rêne au cou de sa monture, et, l'œil perdu sur les flots, il laissait voyager sa pensée dans le pays du rêve.

L'année 1837 comptait huit mois. Un souffle d'indépendance avait passé sur le pays et ce long frémissement qui marque l'attente impatiente agitait les populations. Le peuple, fatigué d'une domination déshonorante par ses abus, révolté des refus de justice constants du parlement anglais, avait soif de liberté ; et, dans ce fécond enthousiasme qui devait, au prix du sang de quelques patriotes, nous assurer les libertés de l'avenir, il se levait en masse pour marcher à sa délivrance.

Henri Dumas était un des *Fils de la Liberté*, un des membres de cette association au sein de laquelle la réflexion ne fut pas toujours à la hauteur de l'entraînement, mais dont le patriotisme ardent et l'héroïque courage déterminèrent le premier pas dans la révolte. Au moment où nous le trouvons à Caughnawaga, il attendait depuis deux jours dans sa famille les ordres de ses chefs.

La brise du soir lui apportait le bruit des rapides et, dans la sérénité de cette nature qui l'entourait, songeant à l'avenir, il se laissait bercer par les harmonies des flots et de la nuit.

Tout à coup s'éleva dans l'espace une voix grave et pure qui chantait sur un rythme étrange une chanson populaire dans la tribu des Iroquois. Henri releva la tête, mais sans étonnement, comme s'il eût reconnu une voix amie. Il avait passé ses premières années en ce lieu, et, tout enfant, s'était souvent mêlé dans ses jeux avec les petits Sauvages de la tribu des Caughnawagas, derniers descendants des Iroquois. Il connaissait depuis longtemps une brune jeune fille, enfant du chef de la tribu, dont l'étonnante beauté avait jadis gagné ses sympathies et plus tard son admiration. Il venait de reconnaître sa voix, et quand l'Indienne se tut, il reprit, d'un accent mâle et vibrant, le second couplet de la chanson.

Henri finissait à peine que le bruit d'un aviron dans l'eau attira son attention, et il distingua une légère embarcation au fond de laquelle se dessinait la svelte taille d'une femme. En deux bonds, il fut à l'endroit où accostait la pirogue.

La lune gravissait maintenant, avec la majesté d'une souveraine, les degrés de l'horizon constellé. Sa pâle lumière donnait à la surface du Saint-Laurent des teintes d'argent que les ondulations des vagues interrompaient çà et là.

—Fleur-de-Printemps souffre-t-elle ce soir que sa voix est triste comme un chant de mort, fit le jeune homme ?

—Je souffrais tout à l'heure, répondit l'Indienne, mais la présence de mon frère le Visage-Pâle a ramené la joie dans ma pensée.

—La fiancée de Castor-Bleu a donc quelquefois des rêves pour d'autres que lui, interrogea gaîment Henri ?

—Fleur-de-Printemps n'a pas eu, depuis bien des lunes, d'autres songes que pour le vaillant Français qui vient de déterrer la hache de guerre et qui partira demain pour la défense de son pays.

En parlant ainsi, l'Indienne fixait sur Henri ses yeux plus noirs que la nuit. Ce dernier n'avait jamais éprouvé pour la jeune fille autre chose que de l'admiration, mais à cet instant, elle était devant lui si belle, si rayonnante, la nuit leur faisait une telle solitude, qu'il se sentit ému. Il se pencha vers elle :

—Ma sœur sait-elle ce qu'il y a de beauté dans son regard et ce qu'elle éveille dans le cœur de ceux qui l'approchent ?

La jeune fille ne répondit pas. Sa tête se courba, et une larme perla à travers ses cils.

Henri vit clair dans l'âme de cette enfant qui l'aimait et qu'il avait ignorée. Il devina toute la passion qui bouillonnait dans son sein, et empoigné par ce courant magnétique qui s'échappait d'elle, se grisant dans la contemplation de cette femme jeune et belle, réalisant d'un éclair de sa pensée tout ce qu'il y avait d'amour dans son cœur, il saisit brusquement la jeune fille par la main et l'attirant à lui, il posa ses lèvres sur sa bouche en murmurant :—Je t'aime, je t'aime !.....

Le lendemain, il quittait Caughnawaga et Fleur-de-Printemps, cachée à sa fenêtre, le regardait passer; et, lui rendant en un long baiser d'adieu son baiser de la veille, elle se disait :—Je lui garderai ma foi, car il m'a dit qu'il m'aime.

Elle conservait un souvenir. La veille au soir, en partant, Henri avait tiré de sa ceinture un joli poignard, à manche incrusté d'argent, et le lui avait donné :—“ C'est pour me garder ton amour,” avait-il dit.

\* \* \*

Le Castor-Bleu, bien que fiancé à Fleur-de-Printemps, s'était aperçu de l'indifférence profonde de la jeune fille à son égard. Il découvrit bientôt qu'un autre avait toutes ses pensées et que Henri Dumas était aimé d'elle.

Quelque temps après le départ de ce dernier, l'Indien apprit qu'il venait d'être fait prisonnier, à Montréal, sous une accusation de haute trahison, et, croyant ébranler les sentiments de la jeune fille, il s'empessa de lui annoncer cette nouvelle. Fleur-de-Printemps ne manifesta aucun étonnement; elle était déjà informée de ce fait. Seulement, à son air sombre, le Castor-Bleu devina qu'elle roulait quelque sinistre projet dans son cerveau, et il décida de l'épier continuellement, espérant ainsi surprendre son secret.

Un soir, il vit la jeune fille sortir de sa demeure et se diriger vers le rivage. Arrivée là, elle détacha une barque et, s'y installant silencieusement, elle se guida vers le large.

L'Indien sauta dans une embarcation et convaincu

que Fleur-de-Printemps traversait le fleuve pour se rendre ensuite à Montréal, il la suivit en essayant de se dérober à sa vue. Mais celle-ci l'avait aperçu et, appuyant avec énergie sur son aviron, elle enlevait vigoureusement sa barque. Toutefois le Castor-Bleu, de beaucoup plus fort, gagnait du terrain à vue d'œil.

Tout occupés à cette course presque fantastique, l'Indien et la jeune fille n'avaient pas remarqué que le courant les emportait à la dérive et que les rapides étaient proche. Il était trop tard maintenant pour revenir sur leurs pas ; et, à moins d'un hasard miraculeux, la mort, une mort atroce, vue de face dans toute son horreur, les attendait dans quelques instants.

Une pensée désespérée traversa l'esprit du Castor-Bleu. En un clin-d'œil, il rejoignit Fleur-du-Printemps et s'élança dans son embarcation, pendant que la sienne sautait déjà sur les houles et se perdait dans des flots d'écume.

Deux cris stridents traversèrent la nuit, pendant que dans l'obscurité, à travers les vapeurs des eaux, se dressaient deux formes enlacées. Les vagues se brisaient les unes contre les autres, et, frappant sur les rochers, rejaillissaient en poudre blanche et en flocons de neige. La barque disparut dans ce tourbillon.

Le lendemain, le fleuve apporta à la côte deux cadavres ; l'un était celui de Fleur-de-Printemps dont les longs cheveux couvraient les épaules nues et cuivrées ; l'autre, celui du Castor-Bleu qui portait en pleine poitrine le poignard que Henri Dumas avait donné à la jeune fille... pour lui garder son amour.

Fidèle à sa parole et jusques dans la mort, elle avait

gardé la virginité de son âme et elle était tombée, victime héroïque de son cœur et de son dévouement.

\*\*\*

À l'heure où s'accomplissait ce drame, Henri, qui n'avait été détenu que quelques jours, parlait avec enthousiasme de sa délivrance et des luttes de la liberté, aux genoux d'une blonde jeune fille qui l'écoutait mélancoliquement, et sur laquelle il reposait avec amour son œil limpide et bleu.

Sa pensée était loin de cette pauvre petite Indienne qui avait cru en lui sur un cri de passion échappé de sa bouche, qui avait formé dans sa faiblesse un rêve pour sa libération, et qui, en voulant le réaliser, donnait sa vie à qui n'avait guère songé qu'à ses lèvres roses et à son opulente chevelure noire.

LOUIS H. TACHÉ.

Ottawa, 25 septembre 1884.

## LA SIRÈNE DU LAC SUPÉRIEUR

Autour de nous des goëlands aux grandes ailes blanches parcouraient nonchalamment les airs et venaient de temps à autre se reposer dans le sillage argenté du vaisseau. Une douce température, une brise agréable ajoutaient au charme de la route ; les barques des pêcheurs déployaient leurs voiles à double couleur ; des steamers au blanc panache apparaissaient dans le lointain, et leurs joyeux habitants, en passant, agitaient leurs mouchoirs en nous souhaitant le bonjour.

J'aperçois au loin l'île *Paté* que les anglais appellent *Pie island*, et je cherche en vain à voir la sirène du lac Supérieur. Qui l'a fait fuir ? Est-ce la timidité naturelle à son sexe ? Est-ce la peur des gros vaisseaux, habituée quelle était autrefois à ne voir glisser sur la surface des eaux que la légère pirogue de l'Indien ? Qui peut le dire ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne l'a pas vu depuis longtemps. Attristée peut être d'apprendre la dispersion de ceux qui la vénéraient à l'égalé d'une déesse, elle sera morte de chagrin, et l'île *Paté* est certes bien digne de lui servir de mausolée.

Mais quelle est cette sirène dont vous voulez parler, me direz-vous ? Les poètes ont chanté autrefois l'existence des sirènes, mais ces poissons à tête et poitrine de femme n'ont été remarqués que sur les côtes de la mer, et qui peut croire qu'il en ait existé dans le lac Supérieur, séparé de plusieurs centaines de lieues de l'Atlantique et du Pacifique ?

Je ne veux pas faire allusion à une simple croyance populaire dont on ne peut découvrir la source, mais à un fait qui a été attesté par un témoin oculaire, sous serment prêté devant deux juges de la Cour du Banc du Roi pour le district de Montréal, les honorables MM. P. L. Panet et J. Ogden, le 13 novembre 1812.

Voici en peu de mots l'histoire de la sirène du lac Supérieur.

C'était le 3 mai 1782. M. Venant St. Germain, (le témoin en question) marchand et voyageur de Repentigny, revenait de Michilimakinac, lorsqu'arrivé à l'extrémité Sud de l'île Pâté, il s'y arrêta pour passer la nuit. Il était accompagné de trois hommes et d'une sauvagesse. Ayant installé son campement, il alla tendre ses filets. Le temps était pur et serein et il s'en revenait, peu après le coucher du soleil, lorsqu'à 150 ou 200 pieds de lui il aperçut dans les eaux du lac un animal qui lui parut avoir la partie supérieure du corps comme celui d'un être de l'espèce humaine. La grosseur du corps semblait être celle d'un enfant de huit ans; un des bras de l'animal était élevé audessus de l'eau et l'autre paraissait appuyé sur la hanche. Le nez petit, la bouche et les oreilles bien formées, les yeux très brillants et le teint noirâtre. La face et les traits étaient distinctement ceux d'un visage humain, et ce poisson à moitié sorti de l'eau, excita fort naturellement l'attention de M. St-Germain. Ses compagnons de voyage purent aussi bien que lui examiner attentivement pendant trois ou quatre minutes cet être singulier qui les regardait en face. La pensée vint à notre voyageur d'aller chercher son fusil pour opérer une capture qui aurait fait sensation. La sauvagesse, voyant la détermination de M. St-Germain de tuer l'animal, courut à lui, le prit par ses habits et fit des efforts tels qu'il ne

put tirer. Le poisson disparut alors sous l'eau pour ne plus reparaitre.

La sauvagesse fit ensuite des reproches amers à notre compatriotes pour l'audace qu'il avait eue de vouloir attenter aux jours de ce qu'elle appelait le " Dieu des eaux et des lacs " et lui prédit que cette divinité serait tellement courroucée qu'elle enverrait une tempête pour les faire tous périr.

Imbue de cette idée, cette femme laissa le camp pour escalader une hauteur, afin de se mettre à l'abri des vengeances du Dieu des Eaux. M. St-Germain, qui ne croyait guère en ce dieu d'un nouveau genre, resta tranquillement à l'endroit où il avait établi son camp, Mais, vers 11 heures du soir, il s'éleva un vent très violent, les vagues s'amoncelèrent, et leur bruit réveilla les voyageurs qui furent obligés de tirer leur canot plus haut sur le rivage et de chercher un abri contre la tempête qui dura trois jours avec une violence extrême.

Ce fut une coïncidence assez singulière ; mais M. St-Germain qui n'était point superstitieux, n'attacha aucune importance à la tempête qui suivit les menaces de la sauvagesse et n'y vit qu'un événement fort naturel.

Un autre voyageur avait appris à M. St-Germain qu'un animal exactement semblable avait été vu près de l'île Pâté, et l'apparition fréquente de cette sirène avait sans doute donné lieu à la croyance générale parmi les sauvages que cette île était le lieu de résidence du Dieu des Eaux et des Lacs.

Dans leur langue ils l'appelaient Manitou Niba Nabais.

## LA GRANDE CHARTREUSE

(EXTRAIT)

Ce matin dimanche, le gigantesque massif calcaire, noyé depuis deux jours dans la vapeur, m'est apparu tout entier avec ses dents et ses crêtes, ses aiguilles et ses pics. Dans les plis de la cape grise du Grand-Son, la neige s'est amoncelée par plaques. Elle oppose son éclat à la couleur sombre des résineux qui grimpent, tapissant les parois les plus abruptes, étroitement liés aux rocs crevassés, où ils puisent la vie. Flétrie par le givre, jaune de boue, qui reconnaîtrait la verte prairie de mai ? Grossi par les eaux pluviales, le torrent écume et mord ses rives. La nature forestière, en son ensemble, manque essentiellement de gaieté, sinon de charme,

Ce n'est pas un spectacle à dilater le cœur !...

Et cependant les moines prient toujours !...

Il y a là, parmi eux, derrière cette barrière qui les sépare à jamais du monde, de grands noms et des hommes d'élite : un Broglie, un Falconnet, un Vaulchier, un Nicolai. Ce dernier, dont l'histoire est bien connue, général à trente-six ans et aide de camp du Czar, danois d'origine, comme M. de Moltke, et élevé comme lui dans la religion luthérienne, fut une des plus inespérées conquêtes de Mgr Dupanloup.

Le P. Nicolai vient d'être le héros d'une triste aven-

ture, qui aurait longuement défrayé tous les journaux, si elle avait eu lieu autre part que dans le *Désert*, tant à cause du nom du personnage que des circonstances extraordinaires, on peut dire providentielles, qui ont empêché le dénouement de devenir fatal. Les feuilles du Dauphiné en ont fait le récit, non sans y mêler quelque broderie ; mais voici l'histoire dépouillée de toute fiction.

Le bon religieux, accompagné d'un gros chien de garde du monastère, croisé de Terre-Neuve et de Saint-Bernard, revenait de Curières au grand couvent, le lundi 13 décembre. Il lisait son bréviaire en côtoyant le bord supérieur d'un talus qui plonge au fond d'un petit torrent, affluent du Guiers, lorsque, arrivé à une coupure du terrain, et toujours absorbé par sa lecture, il fit un faux pas et roula d'une hauteur de vingt mètres jusqu'au lit du ruisseau, près duquel il resta privé de sentiment, les pieds dans l'eau. Le chien garda son maître, ne cessant d'aboyer plaintivement, multipliant, paraît-il, ses efforts, et épuisant toutes les ressources de son instinct pour le sauver. Mais le pauvre patient ne sortait pas de son état de prostration et d'insensibilité, auquel les experts en physiologie sauront mieux que moi appliquer un nom scientifique.

Deux jours se passèrent et tant il y eut que le chien affamé courut au monastère. On lui donna à manger ; mais, sa faim une fois apaisée, il exprima à sa manière par sa voix et par sa pantomime, qu'il était arrivé quelque chose de fort anormal. Cependant on s'était aperçu de la disparition du Père Nicolai, que les uns croyaient à Curières et les autres à la Grande-Chartreuse. C'est seulement le jeudi, dans la matinée, que les hommes qui le cherchaient, guidés par un jeune pâtre (il avait entendu des gémissements au fond d'un ravin), parvin-

rent jusqu'au Père et le transportèrent à Curières. Et à l'heure qu'il est, malgré trois nuits et trois jours passés à jeun et à la belle étoile, la victime de cette chute a repris ses durs et incessants travaux.

Le supérieur général actuel, ou plutôt celui qu'on appelle le "général" de l'ordre, est le père Dom Anselme. Il est né à Turcoing. C'est un homme très doux et très simple, écoutant volontiers et parlant peu : nature plus concentrée qu'expansive ; puissamment charpenté au surplus, grand de taille et haut en couleur comme un vrai Flamand. C'est le troisième successeur de ce vaillant Dom Jean-Baptiste qui gouverna la Société cartusienne pendant plus de trente ans et fut le restaurateur de l'Ordre par sa bonne administration et son initiative féconde. Les œuvres accomplies par les Chartreux, pendant le demi-siècle qui s'est écoulé depuis 1830, ne se comptent plus. Il n'est ni roi, ni empereur, ni corps, ni compagnie civile, qui ait jamais exercé la bienfaisance sur une aussi grande échelle et avec une telle libéralité. La presque totalité du bourg de Saint-Laurent-du-Pont fut incendiée en 1854. Les seuls Chartreux le rebâtirent ; cela dit assez.

Ce qui n'empêche pas qu'on en veut à mort aux couvents, aux *frocards* et aux *béguins*, en attendant les *béguines*. Explique qui pourra les contradictions du peuple le plus spirituel de l'univers. Le plus superbe monument de Paris est consacré aux "glorieux mutilés de la guerre." Demain, on élèvera un palais aux invalides du travail. Rien n'est plus correct : Et ceux qui tombent frappés à la bataille de la vie ? Et les existences foudroyées ? Et les cœurs qui ont subi l'amputation de leurs meilleures fibres ? Et ces milliers d'épaves humaines, dont les admirables travaux de *vivisection* de Le Play et d'Ignotus ont mis à nus les plaies ? Qui les

---

pansera ? Qui les consolera ? Qui les reconciliera avec la vie ? Qui les rachètera du suicide ou de la maison des fous ?

O nature humaine ! comme nos positivistes mettent sur toi une main brutale !

Je n'ai pas voulu quitter la Grande-Chartreuse sans visiter le cimetière. J'ai salué ces tombes avec une sympathie émue. Ici des croix de pierre aux bras massifs, plus bas des croix de bois : les généraux d'un côté, les soldats de l'autre.

Fouillez parmi ces débris humain, ô modernes alchimistes, et si votre art n'est pas un vain mot, vous extrairez de cette poussière des parcelles de cœurs qui furent d'or et de diamant !

H. DE C.

## LE TAUPIER

Il y a longtemps que ce bonheur ne m'était arrivé de parler sans dire un mot politique. C'est une étude ou un portrait — comme vous voudrez ! Visions d'autrefois et d'aujourd'hui. Souvenirs que j'évoque du fond des journées disparues — et que je retiens comme avec des caresses. Dans ce tableau, pas un trait ajouté après coup ! Je voudrais, ici, tout de suite, enfermer dans quelques gouttes d'encre tout un monde de vie jeune — comme une goutte de rosée contient, en infiniment petit, toute l'image du soleil levant !.....

L'autre soir, je me promenais à la campagne. Les bruits de la nature et des êtres — même le bruit que fait l'homme et qui disparaît le dernier — avaient cessé peu à peu. Tout à coup j'entends derrière la haie une sorte de frôlement. Je regarde à travers le treillis des branches. Dans la clarté indécise qui tombe des étoiles je vois un homme à demi couché sur la prairie. C'est un taupier. Le taupier vient de loin — du pays qu'en Bretagne on appelle le *pays haut*. Ailleurs, on le nomme la Normandie. Le taupier est l'ouvrier d'une œuvre secrète dont il vit — dont il meurt bientôt. Sa poitrine se casse et on n'a jamais vu, dit-on, un taupier âgé de cinquante ans !

\*\*\*

A deux époques différentes, les taupiers émigrent de leur pays. Chaque taupier porte en bandoulière, un

sac de cuir et un paquet. Le sac contient les instruments du métier. Le paquet contient un unique *rechange*. Moyennant cinquante centimes par hectare, ils s'engagent, sinon à détruire, du moins à diminuer le nombre des taupes. Jadis leurs pièges étaient des cornets en bois ; aujourd'hui ce sont des *collets* en gros fil de fer. Le fameux secret qui a été transmis de génération en génération de taupier consiste en certaine odeur mystérieuse. Elle attire les taupes et *défûte* les pièges. Enfin le taupier connaît merveilleusement les habitudes de l'étrange animal. Le lecteur pourrait se faire raconter, par un d'eux, la vieille légende de l'église de Saint-Florent. Ce grand monument fut, un jour, soulevé de terre et renversé par une bande de taupes qui passaient sous ses fondations.

\* \*\* \*

La vue de ce taupier m'a tout à coup rappelé le plus étrange des taupiers. Il vivait en 1849. J'ai, pendant quelques instants, cherché son nom à travers tant d'événements du passé—de même qu'on écarte les ronces, pour voir un nom écrit sur une vieille tombe !

Il s'appelait le *grand moine*. On appelle chez nous *moine* une sorte d'araignée des champs, au corps rond et petit, avec de très-grandes pattes fines.

Le *grand moine* était extraordinairement long. Son échine était courbée comme chez la plupart des taupiers. Je revois son crâne chauve qui avait des reflets d'agate avec des veines bleuâtres. Il était silencieux et doux. Il était très-soigneux de sa personne et de ses vêtements, quoiqu'il couchât à l'étable. Il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau. Il opérait sur

plus de quatre mille hectares—ce qui lui donnait un revenu de plus de six cents francs pour six mois de l'année, divisés par deux voyages.

Bientôt on regarda le *grand moine* comme un sorcier. Quelques paysans le cernèrent, un jour, dans les champs, pour lui faire un mauvais parti—mais il disparut.

On ne trouva à sa place qu'une légère fumée soufrée qui sortait du trou d'une taupinière.

Evidemment, le *grand moine* s'était sauvé par là!

Heureusement pour le taupier, un sage de l'endroit prouva que le *grand moine* ne pouvait être un sorcier. En effet, ne mangeait-il pas du pain de la ferme, quoique ce pain n'eût été entamé qu'après la formalité habituelle :—une croix tracée sur chaque côté du pain, par l'extrémité du couteau ?

\*\*\*

J'avais alors à peine quinze ans. Quel homme que ce taupier ! Imaginez qu'il avait créé des êtres vivants. Nous avons encore dans le pays une race de bassets à jambes torses—si torses qu'une femme pourrait suivre ces bassets quond ils sont sur la trace d'un lièvre. On sait que moins un basset va vite—plus précieux il est. Le *grand moine* avait lié jadis d'une certaine façon les jambes des chiens-ancêtres quand ils étaient tout petits. A la quatrième génération les jambes de devant des chiens étaient d'une difformité parfaite. Auprès d'elles, les jambes de Quasimodo eussent paru droites !

Le *grand moine* avait, par le même procédé et en inci-

sant les pattes palmées des canards-ancêtres—créé une race de canards dont les pattes n'étaient plus palmées. Ils n'allaient jamais à l'eau et s'engraissaient merveilleusement. De là une source de produits nouveaux pour le pays.

D'autre part, les taupes obéissaient certainement au *grand moine*. Quand un fermier cessait de s'abonner au taupier—toutes les taupes allaient dans les prés de l'imprudent. Enfin, les abonnés ne voyaient chez eux que quelques taupières et cependant, à la fin de chaque tournée, le *grand moine* suspendait aux branches d'un gros arbre riverain de la route—des centaines de taupes mortes. Depuis ce temps, certains taupiers vendent les peaux à la ville. On en fait des pantalons pour les amazones, etc. Le *grand moine* qui savait tout, ignorait pourtant cette spécialité de la peau des taupes !

\*\*\*

Quel homme ! Un jour, je le vis travailler à son œuvre au milieu d'un pré. A l'entour de lui, six grands bœufs rangés le regardaient, avec leurs gros yeux mornes !

Jamais un chien n'aboyait contre lui—quoiqu'il fût très pauvrement vêtu. On sait pourtant que les chiens n'aiment guère la pauvreté. Les chiens n'étaient pas plus démocrates en 1843, qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Un matin, je vis une alouette planant sur le sillon d'avril—qui d'en haut suivait tous les mouvements du *grand moine* rampant sur les sillons. Elle chantait au-dessus de lui son gai *qui ri piou piou*.

Aujourd'hui je m'explique tout cela. Les bœufs n'étaient-ils pas les camarades de lit du *grand moine*.

Chacun ne sait-il pas que les chiens sont meilleurs connaisseurs en hommes que bien des sages baptisés ? Je crois qu'ils aboient contre les pauvres, parce qu'ils ont remarqué que ces gens ainsi habillés venaient toujours prendre du pain dans la maison !

Enfin l'alouette subissait l'influence du rythme lent des mouvements du taupier. Cette lenteur, toujours égale, n'est-elle point le secret des enjôleurs d'oiseaux du jardin des Tuileries ?

Vous voyez qu'aujourd'hui j'explique tout. Je suis un sage. Mais, en ce temps ? Ne reste-t-il pas cependant dans chacun de nous quelque chose des doux préjugés d'autrefois ?

Aujourd'hui encore, je ressens un vague trouble, quand j'aperçois dans un champ une *pie* qui n'a pas sa camarade habituelle ! Qui ne sait, en effet qu'une *pie seule*, c'est le signe certain d'un très proche malheur !

\*\*\*

Le *grand moine* semblait avoir l'insomnie des statues. Bien souvent, dans la nuit, il se promenait. Il regardait distraitemment dans les haies, comme dans les rues de la ville, un badaud regarde aux devantures des boutiques. Rien d'étonnamment émouvant comme la rencontre de ce promeneur nocturne. Un jour je lui demandai ce qu'il voyait ainsi pendant la nuit. Il répondit : " autant d'êtres que pendant le jour—mais pas de même espèce " Et j'ajoutais : " *Grand moine*, dites-moi, y a-t-il

des revenants ? ” Et le taupier faisait cette réponse qui lui était habituelle, quand il ne voulait rien dire. “ Il y en a—et il n’y en a pas.”

Le *grand moine* parlait ainsi : “ ne mangez jamais un coq âgé de plus de trois ans, parce qu’il est l’oiseau de Dieu ! ” C’était aussi l’avis des anciens !—“ Mais, pourquoi, ô *grand moine*, le coq est-il l’oiseau de Dieu ?—“ Parce que c’est l’être dont la voix se fait le plus entendre, d’ici-bas en haut... dans le ciel ! ” Et le taupier avait raison. Les aéronautes n’ont-ils pas constaté que, là-haut, la voix du coq était la première et la dernière à se faire entendre !

Et à ceux que ces études de la nature ennuièrent, je dis “ attendez ! voici que nous arrivons aux choses de la vie humaine ! ”

\* \*\* \*

Un soir, l’un de nos domestiques nous dit : “ Venez voir la drôle de chose qu’il y a près de l’entrée des vignes ! ” Dans un coin de la haie, sur une grande aubépine en fleurs, pendaient comme deux longs mouchoirs de couleur. Nous nous approchons. Nous touchons. Horreur ! c’étaient des cheveux—deux longues chevelures de femmes ! une, de couleur châtaine—l’autre de couleur rousse. Je m’enfuis.

C’est que, vous ne le saviez pas : le *grand moine* achetait leurs cheveux aux jeunes filles ! Il les payait un bon prix — trente francs la livre. Une belle et fraîche jeune fille de vingt ans porte sur la tête plus d’une demi-livre de cheveux. On sait avec quelle pudeur les jeunes paysannes cachaient jadis leurs cheveux. Une

jeune fille, surprise en se peignant, était plus honteuse que surprise en se baignant. *Grand moine* m'a raconté qu'il avait acheté pour sept belles pièces de cinq francs une chevelure de jeune fille — cela fait plus d'une livre de cheveux !

Il suspendait ces cheveux, quand il les avait achetés — à quelque branche bien cachée, pour les humecter du *serrein* du soir. Il leur conservait ainsi la vie, disait-il. Les cheveux bien soignés peuvent vivre, quoique coupés, pendant près d'un an. Le *grand moine* reconnaissait, sur les fausses nattes d'une dame de la ville, les cheveux morts et les cheveux encore vivants. Et quand il disait cela, on riait. Pourtant le taupier avait raison !

Je ne sais quel vague émoi me poussa, le lendemain soir, à revoir seul les chevelures. Je pris l'une d'elles entre mes mains. Elle avait un demi-mètre de long. A cette heure où j'écris, je sens encore glisser entre mes doigts la soie de cette chevelure de femme... la première chevelure féminine que je touchais longuement !...

Le *grand moine* disait bien que les cheveux—même coupés — vivaient !

\*\*\*

Le *grand moine*, ce nocturne, était parfois pourchassé par les gamins des villages, comme un hibou, égaré dans le jour, est poursuivi par les petits oiseaux. Un jour, je le défendis — il en fut très reconnaissant. Quoique personne au monde n'eût plus que lui la connaissance intime de la vie des animaux, le taupier ne chassait jamais. Il avait pour principe absolu de ne

tuer aucun animal — hormis la taupe. Cependant, pour me prouver sa vive amitié, il me promit de me faire tuer une loutre. Cet animal, moitié poisson, moitié renard, est ici de très grande taille. Il a de vastes *retraites* dans les *bouées* du lac breton. Il est très rarement pris ou tué.

Donc, un lundi, vers les quatre heures de l'après-midi, le *grand moine* vint me trouver.

—Je connais deux loutres sur le bord du lac. Voulez-vous en tuer une ce soir ?

Quand nous fûmes auprès du lac, il m'expliqua la chose. Voilà la *rade* par laquelle la loutre mâle monte sur le marais. On voyait des traces semblables à des empreintes de petites mains d'enfant. A cent vingt pas de là, le taupier me fait une cachette avec des branches. Tout à l'entour, le marais vert s'étend sans une saillie, et ourle le lac couleur de rhum avec une chaîne de petits joncs jaunes.

\* \* \*

Quand la loutre sera montée sur le marais, le *grand moine*, caché plus loin, mais plus près du lac que je ne le suis, apparaîtra tout à coup. Il barrera le retour à la loutre. Cela semble bien simple. Cependant, pour l'exécuter, il fallait le génie du taupier.

Le vent soufflait du lac. Sans ce détail, la chasse eût été impossible. Le *grand moine*, ayant levé en l'air son doigt mouillé se montra satisfait.

Bientôt, lui et moi, nous sommes dans nos cachettes.

Le soleil se couche—son énorme queue de paon doré disparaît peu à peu à l'horizon. C'est le soir. C'est la nuit. La lune se lève, pleine et d'un blanc d'argent. La grande *volée* des canards vers la mer est terminée. C'est le silence. On entend à peine le souffle des roseaux et ce grignotement de souris que l'eau fait sur la rive. C'est un de ces moments où l'âme monte tout droit vers l'infini—comme la fumée d'un brasier, quand il n'y a aucune brise!

\* \* \*

On entend au loin dans les terres les chiens hurler à la lune. Mystérieuse attraction de la lune sur le chien—comme sur l'Océan! De temps en temps, des piaulements d'oiseaux qui s'entrecroisent dans les nues. Ils me rappellent ces piaulements par lesquels les gondoliers de Venise se garent les uns des autres. Au-dessus des arbres de la côte, un clocher en pierres blanche à sa pointe couverte de zinc qui reluit sous la lune. On dirait d'un chandelier et d'une chandelle! Les étoiles apparaissent peu à peu, comme si quelqu'un perçait l'un après l'autre des trous dans la voûte, derrière laquelle serait un incommensurable brasier!

C'est le printemps. Devant moi, dans l'eau claire, les moretons et les joselles font des randonnées, en courbant leurs cous comme des manches de violon.

Partout, à l'entour, un immense apaisement! un besoin irrésistible de pleurer sans chagrin m'envahit peu à peu. Vous savez ces larmes perlées d'enfant! Plus tard l'homme pleure ces larmes sourdes, qui roulent sur la joue, comme des sangsues repues qui se décrochent!.....

\*\*\*

A ses heures de puberté, l'enfant sent des baisers dont il ne voit pas les lèvres. Mais ici je me sentais également envahir par la grande Nature. Je pu's dire cela sans cesser d'être un spiritualiste. Je parle avec Saint-Augustin qui a dit : "*natura est intellectualise.*" Je ne suis point panthéiste, comme Diderot—ce grand écrivain des initiés, comme Voltaire est surtout le grand écrivains des crétins, *Christianus sum?* Jamais je n'avais écouté d'aussi près ce silence mystérieux de la grande Chose, du grand Être. Ces lacs et ces marais échauffés pendant le jour ont, pendant la nuit, une haleine fraîche, odorante, enivrante !

Ce n'est point l'air lourd des *marais pontins* qui *saoûle* et donne la fièvre lente de la *mallaria*. C'est une sorte d'élixir de vie, fait avec toutes sortes d'herbes âpres et et de parfums capiteux.

La grande nature m'enivrait peu à peu—comme une femme qui m'eût versé à boire.

Ce furent les premières fiançailles de mon cœur avec toi, ô nature que nos maîtres ont tant aimée !... et le taupier a été mon témoin inconscient !

\*\*\*

Tout à coup le *grand moine* fait entendre le cri de bécassine—signal convenu. Je regarde sur l'eau. Bientôt j'aperçois la loutre. Elle vient en mangeant—si enfoncée dans l'eau qu'on dirait d'un long serpent.

Elle plonge quand un bruit ou une clarté plus grande apparaissent. Arrivée au bord, elle se dresse sur les deux pattes et regarde de tous côtés le marais. Cette tête étrange rappelle un animal mi-réel et mi-héraldique!

Elle avance dans le marais. La queue bien fournie et très longue traîne sur l'herbe. A cinquante pas, derrière elle, une autre loutre fait exactement les mêmes évolutions qu'elle. C'est la femelle. Je croirais vraiment à la réverbération de la première loutre—dans la buée faisant miroir!

Le *grand moine* s'est levé. Il est accouru. Il a fermé la retraite à la loutre. Elle vient sur moi. Je tire. Elle culbute comme un lièvre frappé. Elle se relève. Elle a pu atteindre une grande douve isolée. Elle disparaît. Le *grand moine* est accouru. Il a saisi la perche d'un bateau. Il s'élançe dans la douve jusqu'à mi corps. Il achève la loutre. Il me l'apporte, toute veloutée, avec un ventre d'un jaune doré, comme le ventre d'une grosse carpe. Elle est sur le sol. Jamais je n'ai vu avec plus de plaisir un être couché.

\*\*\*

Le *grand moine* est mort. Sa silhouette me semble plus grande et plus digne d'être dessinée que le profil de bien des prétendus hommes d'Etat!

Nous sommes sur une échelle. L'échelon où notre pied se pose est entre ceux qui vont vers l'Infini d'en haut et ceux qui vont vers l'Infini d'en bas. Le taupier était descendu dans l'Infini d'en bas.

---

Et comme tout ici doit se terminer par un sourire—  
disons qu'aujourd'hui la science agricole affirme que la  
taupe est un animal utile—elle fait des drainages!...

O pauvre *grand moine*, les entends-tu ?

IGNOTUS.



## FORMOSA

Le drame représenté à Paris, l'an dernier, sous le titre de *Formosa*, s'appelait d'abord *le Faiseur de rois*. Le faiseur de rois, c'est nécessairement Richard Nevil, comte de Warwick, qui tour à tour défit et refit les deux branches royales d'York et de Lancastre, passant de l'une à l'autre avec une sanglante facilité. En définitive les rois eurent raison de leur féroce tuteur, puisque Edouard IV, successivement proclamé et chassé par lui, finit par le tuer sur le champ de bataille de Barnet en 1471. Qu'une pièce change de titre pendant l'espace de temps, quelquefois très long, qui s'écoule entre son achèvement sur le papier et son apparition devant le public, c'est chose fort ordinaire; mais j'ai lieu de croire que, dans le cas particulier, la victoire de *Formosa* sur *le Faiseur de rois* symbolise et résume une question d'esthétique théâtrale que j'aborderai après avoir fait connaître l'œuvre de M. Auguste Vacquerie.

\*\*\*

Nous sommes à Londres en 1470, et je vais résumer en quelques mots la situation politique qui sert de base et de *substratum* à la conception purement dramatique du poète.

Edouard IV, de la maison d'York, proclamé roi en 1461, grâce au comte de Warwick, avait envoyé son puissant protecteur auprès du roi Louis XI lui demander la main de sa belle-sœur Anne de Savoie. Il ar-

riva que, pendant l'absence de Warwick, en 1464, Edouard s'éprit de la belle Elizabeth Wood, veuve du chevalier Gray et l'épousa. Justement Warwick revenait enchanté du succès de sa mission. Qu'on juge de sa stupéfaction en apprenant le mariage du prince qu'il vient de fiancer à la belle-sœur du roi de France. Il prit sur-le-champ les armes, se mit à la tête des partisans de la maison de Lancastre qu'il avait jusqu'alors combattue, et défit en bataille rangée le roi Edouard, qui fut forcé de s'embarquer pour la Hollande (1469).

C'est à ce moment que commence le drame de M. Vacquerie. La couronne d'Angleterre est encore une fois disponible aux mains du comte de Warwick ; l'opinion semble se prononcer pour le duc Jean, descendant d'Edouard III, tandis que Warwick incline à restaurer Henry VI, depuis longtemps prisonnier à la Tour de Londres. Warwick se méfie de ce duc Jean qui donnait des conseils d'indépendance au roi Edouard IV ; c'est ce qu'il rappelle à son frère Montague :

Enfin, veux-tu savoir toute son insolence ?  
 Il a dit, et son ange en l'entendant tremblait :  
 —Quand le Maître est content, qu'importe le Valet ?  
 ..... Et l'être  
 Qui prononça ce mot infâme serait maître  
 Du royaume ? Et c'est moi qui le lui donnerais ?  
 Il m'appelle valet et je le servirais ?  
 J'obéirais à qui me crache à la figure  
 Et je consommerais de ma main mon injure ?  
 Un royaume ! Il n'aura pas même son duché !...  
 En faire un roi ? Je vais en faire un mendiant !

Au moment où Warwick va pénétrer dans la Tour pour annoncer sa résolution au prisonnier Henry VI, il est abordé par un de ses familiers, un homme d'épée, comme l'indique son nom, Sword. Ce Sword a été chargé par Warwick de prendre certaines informations

discrètes sur une admirable personne, lady Formosa, fille du défunt comte d'Essex; Warwick l'adore, sans lui avoir jamais adressé la parole. Comment cette folie en son cœur s'alluma, voici. L'on enterrait le comte d'Essex...

.....Le peuple l'exécrait  
 Et, voyant son cercueil, l'outragea. Son escorte  
 Tenta de résister, mais elle était pou forte,  
 Et l'on parlait déjà de briser en morceaux  
 La bière et de trainer le cadavre aux ruisseaux;  
 Epouvantés devant la colère qui monte,  
 Prêtre et valets fuyaient. Mais la fille du comte,  
 Qui conduisait le deuil et qu'un voile aux plis longs  
 Enveloppait de noir de la tête aux talons,  
 Laissant les hommes fuir, resta près de la bière,  
 Droite, la défendant contre la ville entière,  
 Dédaigneuse de vivre, et ce fut sombre à voir  
 Ce cadavre gardé par ce grand spectre noir.  
 Mais la foule hésita quelques instants à peine.  
 Alors, voulant qu'on vit son mépris et sa haine,  
 Elle arrache son voile et, pâle, l'œil en feu,  
 Pour les insulter tous à la fois dans leur dieu,  
 Tourna sur moi sa face indignée — et si belle  
 Que j'en souffris. J'étais arrivé tout près d'elle.  
 J'arrêtai mon cheval et je la saluai.  
 Et ceux par qui le mort venait d'être hué  
 Se découvrirent tous, et laissèrent le père  
 A la fille; et tombant à genoux sur la terre,  
 Celle chez qui la peur ne savait pas entrer  
 Ne vit plus que son père et se mit à pleurer.

Et bien, l'héroïne de cette scène émouvante, celle qui, depuis lors, n'a cessé d'obséder l'imagination et le cœur de Warwick, elle aime, elle est aimée; elle a reçu hier un homme, elle le recevra ce soir encore dans son parc, attendant aux bâtiments de la Tour, et cet homme c'est le duc Jean.

Le comte s'éloigne un peu pour rêver à cette confidence inattendue, et charge Sword de sonder les des-

seins de l'audacieux qui ose braver Warwick dans son ambition comme dans ses amours.

Jean, préoccupé de son avènement, qu'il croit prochain, au trône d'Angleterre, est venu pour dire deux mots seulement à Formosa, mais ces deux mots suffisent à jeter un jour sinistre sur les replis de cette âme ténébreuse et basse.

Oh ! ce Warwick ! Comment découvrir un moyen  
D'effacer sa rancune et de le faire mien ?  
Un moyen, quel qu'il soit, je l'emploierais bien vite !  
Jusque-là, vous sentez s'il convient que j'évite  
De mettre contre moi mes amis, en étant  
Occupé d'amourette en un pareil instant !

“Jean,” répond Formosa inquiète :

Aimez-moi. Mon père  
Et ma mère sont morts, je n'ai ni sœur, ni frère,  
Ni personne, à vous seul vous êtes tous les miens.  
Si vous ne m'aimez pas, qui m'aimerait ? Je tiens  
A la mort par plusieurs, par vous seul à la vie !

— “Je vous aime !” s'écrie Jean.

...D'où vient cette crainte insensée  
Que vous ne soyez plus ma première pensée ?  
Mais quand je veux mon bien, c'est pour vous ! Vous aurez  
Avec moi tout un peuple à vos pieds adorés !  
Mais, cette ambition que votre amour redoute,  
Comme s'il existait sous la céleste voûte  
Une chose qui pût de vous me détourner,  
Ne veut ce grand pays que pour vous le donner.

FORMOSA

Oh ! bien, si c'est pour moi, sans prendre tant de peine  
Vous n'avez qu'à m'aimer et je suis assez reine !

En quittant Formosa, le duc est abordé par Sword

qui lui offre ses services, et se disant à Warwick, s'attire par cela même la confiance du duc. Celui-ci promet à Sword les grâces les plus hautes pourvu qu'il lui dévoile la raison qu'a Warwick de le faire emprisonner ; Sword n'hésite pas à lui dire : c'est tout simplement que le comte aime Formosa : sur cette révélation, le duc tombe dans une profonde rêverie : " Il aime Formosa ! " répète-t-il, non comme un amoureux jaloux, mais comme un politique qui entrevoit une combinaison profonde.

De ce premier acte, largement et rapidement mené, découle la donnée purement psychologique du drame.

\* \* \*

Le comte de Warwick, retiré dans son palais, examine son propre cœur et se prend en pitié :

Ah ! quel étonnement, s'il voyaient ma pensée,  
 D'y trouver pour souci, pour combat furieux,  
 Pour armée et pour peuple une fille aux grands yeux !  
 .....  
 O robuste soldat qu'un seul coup d'œil fait choir !  
 Et moi qui me croyais vraiment quelque pouvoir  
 Pour une maison allant où je la mène !  
 Quelle dérision que la grandeur humaine !  
 Oh ! venez donc le voir, cet homme triomphant,  
 Maître de l'Angleterre, esclave d'un enfant !

Le duc se fait annoncer. Il a pris son parti avec la décision nette de l'ambition clairvoyante. Il avoue, avec une apparente franchise, ses torts envers Warwick ; mais la situation est grave ; c'est le devoir des hommes publics d'oublier leurs querelles et de s'unir pour le salut de l'Angleterre :

... Pour préserver ce pays qu'on mutilé,  
 Vous êtes nécessaire, et je peux être utile ;

Il s'agit de sauver l'Angleterre à nous deux !  
 Comte, nous le pouvons, j'on ai la confiance,  
 Mais en nous alliant d'une vraie alliance  
 Que rien ne puisse rompre, avenir ni passé.  
 Si vous êtes d'avis que tout soit effacé,  
 Et qu'il sied qu'à présent, sans finesse normande,  
 Sans retour nous soyons amis—je vous demande  
 La main de votre nièce Helen.

C'est ce qu'on appelle un coup droit ; si Warwick consent, le prince qui deviendra son neveu, deviendra par cela même le roi d'Angleterre. Et comment ne consentirait-il pas ? Si le duc Jean épouse Helen, Formosa reste libre, et Warwick peut tout espérer. Il faut d'abord consulter lady Helen, une jeune fille alerte et gaie qui accueille avec joie l'idée d'épouser un prince de sang royal,

Et fier, et brave, et très magnifique à cheval.

Justement, lady Formosa survient, car pendant les longues absences de Warwick, Helen s'est fixé avec la fille du comte d'Essex. Naturellement, c'est à son amie qu'elle doit la première confiance : "Je me marie ! j'épouse le duc Jean !" Formosa fléchit sous ce coup inattendu.

Rejetée !

Chassée ! En un instant tout mon bonheur flétri !  
 Pas même une parole ! Hier soir mon mari,  
 Et ce matin... Eh bien, quoi ! C'est une infamie.  
 Oh ! je me vengerai terriblement.

Elle comprend tout lorsque Warwick lui fait l'aveu de son amour :

Et moi,

Qu'est-ce que je deviens dans ce marché de honte ?  
 Ma fierté, ma douleur, ma fureur, rien ne compte ?  
 Et vous avez réglé cette affaire entre vous,  
 Tranquillement, faisant les parts selon vos goûts,  
 Sans moi, sans avoir fait la remarque futile  
 Que mon consentement était peut-être utile  
 Et qu'il eût été bon de s'informer avant  
 S'il me convenait d'être un esclave qu'on vend !

Mais enfin il faut sortir de là, et revenir aux idées de vengeance :

Venez, ce soir, adieu.

Non, à ce soir. S'il s'est fait de ma vie un jeu,  
Si son ambition sans mémoire et sans âme  
Me méconnaît, et dit : qu'est-ce que cette femme ?  
Si son bonheur consiste à me faire souffrir,  
Si, lorsqu'il me verra sanglotter et périr,  
Pour arriver au but où son orgueil l'emporte,  
Ce gentilhomme foule aux pieds mon âme morte,  
Si c'est possible...

WARWICK

Alors ?

FORMOSA

Alors, ô désespoir !  
Si ce crime est possible, alors conte... à ce soir !

\* \* \*

Le troisième acte est rempli presque tout entier par une scène unique, mais admirable. Formosa s'est décidée à recevoir Warwick : le duc Jean s'est caché derrière une tenture pour entendre leur entretien, et Formosa sait qu'il est là. Elle essaie de ranimer dans ce cœur glacé l'amour par la jalousie et même par l'insulte ; la rage au cœur, elle feint de se sentir ébranlée et prête à céder :

Un beau roi qu'un vassal a fait et peut défaire !  
C'est pour un misérable et honteux intérêt  
Qu'il m'abandonnerait, — et qu'il me donnerait !  
Car il ne s'est pas dit, bien sûr, que délaissée,  
Je resterais fidèle ! Il n'a pas la pensée  
Que personne ne pût me consoler de lui ?  
Il n'est pas tellement de lui-même ébloui  
Qu'il ne redoute pas un peu la renommée  
Du grand comte que suit la Victoire charmée ?... ,

Le duc ne donne pas signe de vie ; Formosa s'anime de plus en plus :

Puisque c'est sa façon de tenir son serment,  
Puisque les cœurs de femme aujourd'hui sont en vente,  
Puisque la bonne foi n'est plus qu'une servante  
Qu'on chasse, puisque c'est ainsi qu'il est jaloux,  
Puisqu'il renonce à moi, puisqu'il me livre à vous,  
Eh bien...

LE COMTE

Eh bien!...

FORMOSA

Infâme! infâme! Pitié, cesse,  
Non, je ne croyais pas, comte, à tant de bassesse.  
Mais puisque ces marchés se font sans embarras,  
Eh bien alors, je vais...

Mais, renonçant à continuer contre elle-même cette farouche comédie, elle se jette furieusement sur la tenture derrière laquelle se cache le duc et l'écarte avec violence :

Lâche, tu paraîtras!

L'effet vraiment tragique de ce mouvement de passion désespérée est immense, et les acclamations ont pour un instant suspendu la marche du drame. La fin de la scène n'est ni moins énergique ni moins belle : "Vous haïssez ce duc" continue Formosa, s'adressant au comte de Warwick :

Je suis bien vaine  
Que votre amour ait pu contraindre votre haine  
A faire roi celui qui vous plairait mieux mort ;  
Mais je n'exige pas un si pénible effort.  
Au contraire, voici ma main. Je vous la donne  
Le jour où vous aurez replacé la couronne

Sur le front d'Henry six. Et je ne gêne point  
 Votre haine. Adieu, duc, votre rêve rejoint  
 Le mien. La fille en pleurs qu'on chasse et qu'on renie  
 Se relève terrible, et votre félonie  
 Ne sera même pas payée, et pour tout prix  
 Vous vous contenterez, prince, de mon mépris.

Le drame pourrait finir là ; mais lady Formosa avait trop présumé d'elle-même ; elle aime toujours l'ingrat, et le lâche héritier d'Edouard IV, ne pouvant se résoudre à tenir sa parole envers Warwick, elle adresse sa suprême malédiction au misérable Jean :

♣  
 Ça, tu crois que cela va finir de la sorte ?  
 C'est un événement que tu peux concevoir,  
 Toi la couronne au front, toi trônant pour avoir  
 Été sans cœur et fait une action horrible ?  
 Vraiment, là, nous causons, il te paraît possible  
 Qu'on te serve à genoux pour ta déloyauté  
 Et que la trahison soit une majesté ?...  
 Livre-moi, tu fais bien, puisque la somme est forte ;  
 Mais demande à Warwick s'il voudra d'une morte !

Elle s'empoisonne et elle meurt. Le comte rentre à temps pour assister à son dernier soupir. Le peuple, au dehors, crie : "Vive Jean Deux !" Warwick s'avance vers la fenêtre et détrône le duc d'un seul mot, en disant à la foule : "Criez : Vive Henry Six !"

\*\*\*

Ce drame de M. Auguste Vacquerie est conçu et exécuté, comme on en peut juger, d'après une volonté expresse de concentration et de sobriété.

Rien ne lui était plus aisé que d'encadrer cette action simple et forte dans les événements contemporains à la manière d'une chronique de Shakespeare ; il a préféré resserrer son idée aux proportions plus saisissables et plus saisissantes d'un drame intime entre trois personnages, dessinés chacun avec une égale énergie

Mais cette idée, quelle est-elle ? A-t-il voulu montrer le néant politique de ce colosse que l'Angleterre appela le faiseur de rois, n'obéissant en réalité qu'à son caprice et à ses entraînements ? Il est probable que ce théorème ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité historique ; et, chose curieuse, c'est ainsi que la Harpe, tout jeune alors, avait compris sa tragédie de *Warwick* représentée en 1763. Le Warwick de la Harpe était amoureux, non pas d'une Formosa imaginaire autant qu'idéale, mais de la veuve de lord Gray, épousée par Edouard IV, et tel était le mobile qui le portait à détrôner ce souverain parjure. Mais M. Auguste Vacquerie se défend d'avoir ainsi considéré son sujet. Il a, au contraire, choisi, comme point de départ d'un drame susceptible de développements nouveaux, la situation d'une femme, noble, chaste et belle, abandonnée d'une heure à l'autre par un homme qui disait l'aimer ; quel mobile assez puissant pour expliquer une pareille trahison, sinon le pouvoir suprême, la couronne royale ? Il fallait donc imaginer un rival de qui dépendit cette couronne, et c'est alors que l'histoire d'Angleterre est venue fournir au poète la figure légendaire de Warwick. Voilà pourquoi le drame s'est appelé définitivement *Formosa*, laissant ainsi Warwick au plan secondaire qu'il avait occupé dans la pensée de l'auteur.

Le temps où nous vivons devient rebelle aux conceptions abstraites et désintéressées de l'art pur ; c'est donc un triomphe complet pour M. Auguste Vacquerie que d'avoir enlevé de haute lutte, par la puissance d'un petit nombre de situations fortes et pathétiques, un des plus grands et des plus nobles succès de ces dix dernières années.

## STE-ANNE DE BEAUPRÉ

Cet endroit si cher à la foi canadienne n'est qu'un village assez laid et vulgaire. La première fois que j'y vins, je me souviens que cela me fit une impression pénible. Habitée au pittoresque grandiose, à la grâce étrange et délicieuse de la Malbaie *la belle*—comme l'appelle M. Buies, son poétique amant—je regardais avec ennui ce prosaïque village où le Saint-Laurent lui-même se fait étroit.

Mais cette première impression s'est bien effacée.

Si insignifiant qu'il semble aux yeux, un lieu de pèlerinage n'est pas un endroit ordinaire et à Ste-Anne il y a un charme qui nous atteint à travers les plus vulgaires réalités.

Ce charme invisible, qui n'en a éprouvé la puissance ? Parmi les pèlerins, qui n'a senti son cœur se dilater, sa pensée s'attendrir, en foulant ce sol béni ? On dirait que l'air qu'on respire ouvre les profondeurs de l'âme d'où s'élève un sentiment délicieux de confiance et de joie.

Si je ne me trompe, au fond de tous les cœurs vraiment canadiens, il y a une sorte de tendresse pour la *bonne Sainte Anne*. Ce sentiment, d'ordinaire un peu dormant, se réveille lorsqu'on approche de son béni sanctuaire.

---

\*\*\*

Suivant la tradition, dans les premiers temps de la colonie, des matelots bretons surpris par une terrible tempête, en remontant le fleuve, firent vœu à Sainte Anne, si elle les arrachait à la mort, de lui bâtir une chapelle à l'endroit où ils toucheraient terre.

A l'instant, dit-on, la fureur du vent tomba, le ciel s'éclaircit et peu après les marins débarquaient sur cette jolie grève verte de la côte Beaupré.

Bâtie en bois et sur le rivage, l'humble chapelle des naufragés ne tarda pas à être endommagée par les hautes mers.

Elle fut remplacée par une église bien modeste encore, mais dont M. d'Aillebout, gouverneur de la Nouvelle-France, voulut poser lui-même la première pierre (le 25 mars 1658).

La glorieuse patronne de la Bretagne donna bientôt la preuve qu'elle avait vraiment choisi cet endroit du Canada pour y manifester sa puissance et sa bonté. Dès 1665 la mère de l'Incarnation écrivait à son fils : "A sept lieues d'ici, il y a une église de Sainte Anne dans laquelle Notre Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte mère de la très-sainte Vierge. On y voit marcher les paralytiques, les aveugles recevoir la vue et les malades de quelque maladie que ce soit recevoir la santé."

Précieux témoignage confirmé depuis par ces miracles sans nombre qui ont fait de Ste-Anne de Beaupré le plus célèbre pèlerinage de l'Amérique.

\*\*\*

Comme disait naguère Mgr Freppel, l'éloquent évêque d'Angers : Un lieu de pèlerinage est le théâtre le plus éclatant des opérations divines, le rendez-vous le plus salubre des infirmités humaines. Dieu qui a révélé sa puissance dans la création du monde continue de la manifester partout où il veut et de la façon qu'il lui plaît. Il n'a cessé de choisir des lieux où sa puissance s'affirme plus haute et plus palpable..... Un jour quelque signe révélateur est venu marquer cette terre..... le bras de Dieu s'y est fait sentir..... et les peuples guidés par un rayon d'en haut se portent en foule vers ce lieu."

Voilà qui explique pourquoi depuis deux siècles la souffrance afflue ici de partout—non-seulement la souffrance qui ravage le corps, mais encore la douleur, l'angoisse qui ravage le cœur.

Par moments, il me semble voir défilér cette innombrable multitude de suppliants, tous ces malades, ces infirmes, ces malheureux pour qui la bonne Sainte Anne a eu de si tendres compassions, de si maternelles pitiés.

\*\*\*

Faut-il qu'on ait tant rajeuni la vieille église ? On a beau me dire qu'elle s'en allait en ruines—qu'on l'a rebâtie au même endroit, sur le même modèle et avec les mêmes pierres, je la voudrais telle qu'elle était—avec le pénétrant parfum de la prière, avec ses murs noircis par les ans et son pavé usé par les pèlerins.

Si dépoétisée qu'elle soit, on aime encore à la visiter, à y évoquer la vive présence du passé.

Là, tant de malheureux sont venus s'agenouiller ! là, tant de larmes ont coulé ! larmes bien douces souvent, car la joie, la reconnaissance et l'amour font pleurer.

Je ne descends jamais les degrés de la chapelle sans penser aux miraculés qui sont passés là. Ce côteau, les infirmes, les paralytiques l'ont descendu d'un pied ferme et léger. Ce paysage, les aveugles l'ont regardé de leurs yeux nouvellement ouverts. Douce pensée, qui répand une grâce auguste et touchante sur cette nature sans beauté.

\*\*\*

Mais parmi tous les pèlerins il en est deux surtout auxquels j'aime à songer—c'est mademoiselle de Bécancour et d'Iberville.

Le vaillant, toujours victorieux, disait avoir reçu des faveurs signalées de la bonne Sainte Anne. Était-ce pendant ses courses aventureuses à travers la Louisiane ? ou pendant sa merveilleuse carrière de marin que la patronne des Canadiens avait étendu sur lui sa main protectrice ?

Je l'ignore. Mais j'ai vu avec un singulier plaisir le crucifix donné par le héros dont les exploits seraient invraisemblables dans un roman.

Ce crucifix d'argent massif et d'un beau travail porte gravé *donné par d'Iberville*, et la date 1700. Jusqu'à

ces années dernières il ornait le tabernacle du maître-autel.

L'ex-voto de mademoiselle de Bécancour se conserve dans la vieille église. C'est un tableau où elle s'est fait peindre aux pieds de la bonne Sainte Anne.

Fille du baron Robineau de Bécancour, riche et puissant seigneur de Portneuf, Marie-Anne avait été l'une des habituées du château Saint-Louis—et très entourée, très adulée par les élégants du jour.

Avant d'entrer au monastère des Ursulines, en 1689, elle vint ici mettre sa vie religieuse sous la protection de la *Sainte à miracles*.

Tenait-elle au monde par la frivolité des habitudes ? ou par quelque lien plus douloureux à remplir ?

Redoutait-elle l'autérité du cloître ? la faiblesse de son cœur ? la dangereuse douceur des souvenirs ?

Voilà ce que je me demandais avec un sympathique intérêt et, me trouvant seule dans la chapelle, j'entrai dans le sanctuaire pour mieux voir le tableau placé à la droite de l'autel.

Mademoiselle de Bécancour est peinte à genoux, les mains jointes. Sa robe grise très simple tombe autour d'elle en larges plis. Un léger bonnet de dentelle couvre à demi ses beaux cheveux blonds, coupés courts et bouclés tout autour de la tête. Dans le regard qu'elle lève vers sa céleste patronne, il y a une expression d'ardente supplication.

Mais ce pur et profond regard avait déjà pénétré bien

des choses, et l'on sent que la noble fille a préféré sans peine, aux réalités les plus séduisantes les promesses de la foi.

Ce facile détachement, cette attraction céleste étonne toujours un peu dans la vive jeunesse d'ordinaire si éprise du présent, si ignorante de la vie.

“Qui donc,” écrivait Montalembert songeant à la vocation de sa fille, à la joie de son sacrifice, “qui donc lui avait appris qu'il n'y a pas d'amour sur la terre?”

Marie-Anne de Bécancour, d'après l'histoire des Ursulines, mourut le jour même de la fête de sa bienheureuse patronne, le 26 juillet 1743.

\*\*\*

La nouvelle église sera bientôt terminée. Hélas ! elle ne sera jamais belle. Loin de là. Mais c'est la maison de notre glorieuse mère et il y a là quelque chose de délicieux qui épanouit le cœur. C'est un respect très doux, c'est une tendresse jeune, vive, fraîche, pleine de confiance et de bonheur. Là, les tristesses se dissipent on ne sait comment, et qu'il fait bon d'y être quand les pèlerins s'y pressent et qu'on entonne le cantique canadien :

Sainte Anne, ô douce patronne,  
Nous sommes à vos genoux.  
Toujours vous êtes si bonne,  
Implorez Jésus pour nous.

\*\*\*

Parmi les dons faits à l'église de Sainte Anne, on montre une chasuble envoyée par Anne d'Autriche qui l'avait faite de ses propres mains. C'est un bel orne-

ment à flèches rouges, blanches et noires, et tissé en or et en argent. On le revêt encore aux grandes fêtes. Jamais je n'aurais cru qu'un ouvrage en tapisserie put se conserver si bien.

Le tableau du maître-autel attribué à Lebrun représente un pèlerin et une pèlerine aux pieds de Sainte Anne. Ce tableau fut donné en 1666 par le marquis de Tracy, vice-roi de la Nouvelle-France, en accomplissement d'un vœu fait dans une tempête où il avait failli périr.

Les reliques apportées par Mgr de Laval sont toujours exposées dans le sanctuaire. L'illustre prélat disait que la dévotion des Canadiens à la bonne Sainte Anne lui avait singulièrement adouci les devoirs de sa charge.

Grâce à Dieu et au zèle des religieux qui ont la garde de notre église nationale, cette dévotion va croissant. Chaque année, les pèlerinages et les miracles sont plus nombreux. Ce doux empire sur la souffrance que Dieu lui a confié, Sainte Anne l'exerce magnifiquement envers le peuple canadien.

Dans son auguste sanctuaire, devant sa belle statue entourée de fleurs et de lumières, une confiance enfantine d'une douceur profonde remplit le cœur. Tous nous avons à passer par les douleurs de la vie, par les douleurs de la mort, mais comme on chante ici

A la droite de Marie  
Tout pouvoir lui fut donné  
Le pèlerin qui la prie  
N'est jamais abandonné.

LAURE CONAN.

Septembre 1884.

## UN RACOMMODEMENT

Mme Raoul et son mari avaient commencé par s'adorer. Puis, de l'adoration, on était passé à la froideur. Enfin, par des détours, on s'était acheminé vers ce chapitre un peu vague du code qui traite de la séparation de corps.

Séparés ! ils s'étaient séparés après sept ans de vie commune, et depuis cinq années ils vivaient étrangers l'un à l'autre.

Lui, souvent absent de la ville voisine de Paris qu'il habite, menant de front avec les voyages son état d'architecte qui l'enrichit peu à peu, cherchant l'oubli dans le mouvement, dans le travail.

Elle, réfugiée auprès de sa famille.

Dans sa situation fautive, le mieux pour Mme Raoul était de s'ensevelir en une retraite profonde. Elle ne s'en échappait que pour visiter sa fille et son fils aux dates stipulées par la sentence, dans les établissements scolaires qu'elle leur avait assignés pour séjour.

C'était ainsi. Ni l'enquête, ni la contre-enquête n'avaient réussi à préciser à qui incombaient les torts graves. Pour couper court aux jalousies, les magistrats avaient soustrait la garde des enfants à l'un et à l'autre époux. Valérie, la fillette, était au pensionnat ; Camille, le garçon, poursuivait ses études au lycée comme interne.

En somme, des deux côtés, on avait le repos. Mais à quel prix ! Que de tristesses dans cette double solitude ! Que d'amertumes dans cette équivoque de tous les moments !

Aussi, avec quelle satisfaction non déguisée on avait accueilli le vote de la loi du divorce.

Donc on allait divorcer.

Nos législateurs ont rendu le divorce commode, par surcroît.

Point de commentaires indiscrets, point de bavardages de journaux. La scission s'opère sans bruit. On échange, par l'intermédiaire des avoués, quelques feuilles de noirci, et voilà la procédure en train.

La série des grimoires épuisée, vient la réunion des plaidants, en la chambre du conseil, où le président du tribunal les interroge sur leurs intentions, prend note des réponses, toujours prévues, et termine généralement la séance en assignant, par approximation, une date aux débats.

Formalités sommaires dont Raoul et sa femme connaissaient d'avance la banalité, et auxquelles ils étaient prêts à se soumettre en se rendant, chacun pour son compte, au rendez-vous obligatoire.

Ils arrivaient un peu fiévreux, agités par le souci d'en finir, préoccupés de cette rencontre après un laps de temps si long, tranquillisés seulement par la persuasion qu'elle serait brève et que la présence d'un tiers en allégerait les ennuis.

En quoi ils se trompaient. Le président réclamait un instant de répit. Ils étaient priés de l'attendre. Dans la salle déserte, on leur avait, de sa part, désigné deux fauteuils. D'ailleurs, il ne tarderait pas à paraître. Quelques minutes à passer, voilà tout.

L'architecte s'était résigné docilement.

Mme Raoul avait fait, elle aussi, contre mauvaise fortune bon visage.

Ils s'étaient assis, loin l'un de l'autre, indifférents, muets, s'évitant des yeux, ne songeant qu'à sortir lestement de cette confrontation gênante, impatientes de voir leur destinée s'accomplir.

Pourtant, le magistrat tardait.

De sérieuses occupations le retenaient-elles réellement ?

Ou bien, tout bonnement, était-il homme d'esprit ?

Dans la grande pièce taciturne, flottaient éparses les visions d'autrefois.

Dans la surprise du tête-à-tête inattendu, elles cou-raient, se fuyaient, se traquaient, s'entrechoquaient.

Si bien que les regards détournés tout à l'heure, suivant distraitemment dans l'espace ces bizarres évolutions, se rencontrèrent tout à coup.

Et ce fut comme un choc d'où deux paroles jaillirent :

—Madame.....

—Monsieur.....

Ni le mari ni la femme n'eussent consenti à faire les avances. Les syllabes étaient parties involontairement. Mais, enfin, elles étaient lâchées. Que risquait-on à rompre tout à fait la glace ?

Bon. Mais que se dire ? On hésite. On cherche. On s'émeut. Ces bouches, qui ont désappris le langage de la tendresse, tremblent sans proférer un son. Au fond des poitrines, pourtant, un toctoc s'accélère, violent, impétueux. Tantôt, on se traitait de monsieur, de madame, cérémonieusement. Maintenant ce sont des noms qu'on murmure :

—Louise.....

—Raoul.....

Les sièges se rapprochent. On s'entretient des temps heureux, froidement, avec des regrets qu'on atténue, qu'on voile. Des deux parts, on restera sur la réserve, on y est très décidé. On ne s'adresse plus de reproches ; ils seraient de mauvais goût ; le passé est trop vieux, vraiment. Mais on paraît s'entendre pour cantonner sur le terrain des généralités la causerie entamée à bâtons rompus.

C'est donc qu'on est capable de se comprendre encore à demi-mot !

Et ce président qui n'anive pas !

A parler franc, ni Raoul, ni Louise n'éprouvent plus aussi vivement la hâte de le voir apparaître.

---

Un engourdissement, peu à peu, les a gagnés.

Ils s'interrogent. Cinq ans! Que s'est-il passé durant ces cinq années d'exil ?

La femme conte sa vie, calme, uniforme, les monotonies de l'espèce de claustration à laquelle elle s'est vouée. Le mari dit ses efforts, ses travaux, les pérégrinations grâce auxquelles il a réussi à se consoler, à s'étourdir.

Et puis, on parle des enfants ; et comme d'instinct, sans qu'ils s'en aperçoivent, l'intervalle resté entre les époux se resserre encore. Elle est si mignonne, leur Valérie ! Il est si studieux, leur Camille !

A ces bouffées de jadis, les âmes se réchauffent. Ils sentent leurs paupières se mouiller.

Ils s'entregardent ; elle, toute belle, et reposée, et séduisante en sa maternité savoureuse ; lui, pâle, triste, le front rendu grave par les années, par les méditations.

Quelques moments encore, et tout ce qui fut va finir. Un éternel adieu fermera à jamais le livre.

Un adieu ! et pourquoi ?

Pourquoi ce qu'il fut ne ressusciterait-il pas ?

• Ils sont venus avec la résolution de mettre un terme à ce qu'ils appelaient leur esclavage. Ils n'ont pas d'autre intention arrêtée. Leur indépendance reconquise, qu'en feront-ils ? Le fils et la fille qui grandissent loin d'eux n'ont-ils pas assez souffert ? Et eux-mêmes, les fous, que de bonheur ils ont gâché !

Mme Raoul est rêveuse, Raoul est pensif. Leurs mains se cherchent et se rencontrent. Un double cri résonne, suivi d'un double baiser.

La porte s'ouvre. C'est le magistrat qui entre, la figure austère.

Mais voici debout les plaideurs réconciliés.

D'un salut révérencieux, ils remercient le juge de ses soins désormais inutiles. Et comme pour proclamer le nouveau traité d'alliance improvisé par le hasard de la solitude à deux, fièrement, à travers le vestibule, ils s'éloignent bras dessus bras dessous.

Ce sera un paisible ménage, auquel l'expérience aura servi, et qui plus d'une fois bénira la loi dont le couple sagement avisé a su tirer un effet si imprévu.

A. DALSÈME.

# STATUTS DU CANADA.

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur  
de la Reine, Ottawa.

**B. CHAMBERLIN,**  
*Imprimeur de la Reine.*

OTTAWA, Avril 1884.

## PROVINCE DU CANADA.

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C.....	3	25	Code Civil .....	1	00
" " B. C.....	3	25	Lois Criminelles en 1 vol.....	1	80
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil, à 1874.....	1	25

## PUISSANCE DU CANADA.

Vic.	\$	c.	Vic.	\$	c.
32-33 Statuts de 1869.....	1	50	42 Statuts de 1879, Vol. I....	1	25
33 " 1870.....	0	80	" " " Vol. II...	0	40
34 " 1871.....	0	80	" " " Vols I&II	1	50
35 " 1872.....	2	00	" " 1880, Vol. I....	1	25
36 " 1873.....	1	60	" " " Vol. II...	0	50
37 " 1874.....	1	43	" " " Vols I&II	1	60
38 " 1875, Vol. I....	1	50	44 " 1881, Vol. I....	0	80
" " " Vol. II...	0	80	" " " Vol. II...	0	60
39 " 1876, Vol. I....	0	80	" " " Vols I&II	1	25
" " " Vol. II...	0	80	45 " 1882 Vol. I....	1	00
" " " Vols I&II	1	50	" " " Vol. II...	1	00
40 " 1877, Vol. I....	1	00	" " " Vols I&II	2	00
" " " Vol. II...	0	60	46 " 1883, Vol. I....	1	60
" " " Vols I&II	1	50	" " " Vol. II...	0	60
41 " 1878, Vol. I....	0	80	" " " Vols I&II	2	60
" " " Vol. II...	0	35			
" " " Vols I&II	1	00			

# CHEMIN DE FER DU GRAND-TRONC

## HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	6.30 a.m.
".....	".....	7.30 a.m.	2.50 p.m.
Québec.....	Montréal.....	9.15 p.m.	6.00 a.m.
".....	".....	1.00 p.m.	10.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.35 p.m.
".....	Island Pond.....	3.30 p.m.	9.15 p.m.
".....	Portland.....	7.30 a.m.	5.20 p.m.
".....	Toronto.....	12.30 p.m.	6.55 p.m.
".....	".....	9.00 a.m.	10.30 p.m.
".....	".....	8.00 p.m.	9.15 a.m.
".....	".....	11.55 p.m.	11.30 a.m.
".....	St. Jean.....	5.30 p.m.	6.30 p.m.
".....	Rouse's Point.....	6.10 p.m.	8.10 p.m.
".....	".....	7.15 a.m.	9.20 a.m.
".....	Lake Champlain Junction	4.30 p.m.	6.50 p.m.
".....	Sorel.....	8.00 a.m.	12.00 p.m.
".....	".....	5.10 p.m.	8.10 p.m.

## CHARS PALAIS et CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

*La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays*

Passages au plus bas prix pour tous les points  
de la Nouvelle-Angleterre

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, Gérant Général }  
W. WAINRIGHT, Ass.-Gérant } Montréal